



**POUR GARANTIR
UNE LECTURE ADAPTÉE
AUX PERSONNES MALVOYANTES
GRÂCE À DES CRITÈRES
TYPOGRAPHIQUES, GRAPHIQUES
ET TECHNIQUES FIABLES**

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiency visuelle et le studio
typographies.fr

LE MAÎTRE ET MARGUERITE

*

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Le Roman de monsieur de Molière

MIKHAÏL BOULGAKOV

LE MAÎTRE ET MARGUERITE

traduit du russe par
André Markowicz et Françoise Morvan

Volume 1



VOIR DE PRÈS

© 2020, éditions inculte/dernière marge,
pour la traduction française.

© 2026, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-942-3

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

- Mais qui es-tu, enfin ?
- Je suis une partie de cette puissance qui veut éternellement le mal et fait éternellement le bien.

Goethe, *Faust*.

EN GUISE DE PRÉFACE

En 1928, lorsque Boulgakov commence à écrire un roman sur « le diable » et « Dieu » (pour reprendre les thèmes de ses premières notes), il sait qu'un tel roman sera impubliable en URSS, mais il l'écrit comme un acte de résistance, une manière de dire sa liberté face à Staline. C'est en 1928 que Staline met fin à la NEP, la Nouvelle politique économique, qui autorisait une part d'initiative et de propriété privée, et c'est en 1928 qu'il engage sa politique de collectivisation de l'agriculture qui plongera le pays dans la famine et donnera lieu à la première vague de terreur de masse après la fin de la guerre civile.

Alors même que la censure s'appesantit, et qu'il lui devient de moins en moins possible de publier ou de faire jouer ses pièces, il reprend, remanie, corrige jusqu'à sa mort :

les dernières corrections datent du 13 février 1940 ; il meurt le 10 mars sans avoir pu revoir définitivement l'ensemble du texte – un texte qui est aussi le roman de toute sa vie et prend en miroir le reste de son œuvre, en particulier son théâtre.

Commence alors la longue histoire du manuscrit, sauvé par la patience et la vigilance de sa femme Éléna. Si, peu à peu, le théâtre de Boulgakov parvient timidement à être joué, il faut attendre 1966 pour qu'une version expurgée du *Maître et Marguerite* puisse voir le jour en deux livraisons de la revue *Moskva* dont les numéros sont épuisés en quelques heures. Après la parution d'*Une journée d'Ivan Denissovitch* en 1962, chacun voit là l'événement majeur de la période du « dégel » ; des lectures sont données un peu partout, et, même si les critiques officiels observent un silence réprobateur, le roman circule comme une promesse partagée. Éléna Boulgakova obtient l'autorisation de faire paraître à l'étranger une édition complète du manuscrit (le texte donné par la revue

Moskva était abrégé du tiers) et la première édition paraît en Allemagne en 1969, suivie, quatre ans après, de la première édition complète en URSS du roman.

Très rapidement, les traductions se multiplient et *Le Maître et Marguerite* est reconnu dans le monde entier comme le chef-d'œuvre de Boulgakov et le chef-d'œuvre du roman russe du xx^e siècle. C'est aussi cette histoire du manuscrit du maître sauvé par Marguerite que préfigure le roman, comme une fable dont le thème profond serait, malgré tout, la confiance.

*
* *

Né en 1891 à Kiev, fils d'un professeur d'histoire des religions occidentales (ce qui n'est pas sans incidence sur le thème central du roman), Mikhaïl Boulgakov a d'abord été médecin, et c'est comme médecin qu'il a décrit dans son premier grand roman, publié en 1925, *La Garde blanche*, la situation monstrueuse de Kiev pendant la guerre civile, prise

par les bolcheviks, occupée par les Allemands et leurs alliés tsaristes, puis par les nationalistes ukrainiens, avant que les bolcheviks ne reprennent le pouvoir. Posant d'entrée de jeu un regard lucide sur la dictature que, contrairement à tant d'autres, il voit durablement installée, il écrit des récits dont la précision rappelle celle de Tchekhov et qui forment une sorte de fresque sous forme de constat implacable, et d'autant plus implacable si l'humour s'y fait jour – mais c'est un humour sarcastique bien plus proche de celui de Gogol dont Boulgakov se sent l'héritier direct, et c'est par Gogol que s'établit sa filiation avec la finesse aristocratique de Pouchkine.

Dans le même temps, comme Tchekhov, comme Pouchkine et comme Gogol encore, il écrit des pièces de théâtre, notamment, dès 1920, *Les Frères Tourbine* sur une trame qui est celle de *La Garde blanche*. Les récits de Boulgakov s'inscrivent sur une trame orale et son travail de journaliste a été, comme son travail de médecin, une occasion

d'observations sur le vif qui en sont la base et lui donnent une force de vérité incontrôlable par la censure, sauf à la faire taire, et c'est ce qui s'est produit dès le début, précisément parce que les écrits de Boulgakov étaient d'entrée de jeu perçus comme rétifs à tout endoctrinement.

En 1921, quand il le rencontre en Géorgie où les deux hommes ont espéré trouver refuge de la guerre civile et de la famine, c'est le poète Ossip Mandelstam qui, sentant son don d'écrivain et son courage alors même qu'il n'a encore presque rien publié, l'a engagé à partir pour Moscou. La rencontre de Mandelstam et de Boulgakov est assurément fondatrice, déterminante et constitue un point de bascule qui figure aussi comme un motif fondu dans la trame du *Maître et Marguerite*.

Étranger, comme Mandelstam, aux consignes dictées par les instances chargées de régir l'art officiel, il se heurte d'entrée de jeu à une mobilisation de l'institution : ses talents sont rapidement reconnus mais ses

textes ne sont pas publiables ou pas jouables et, s'ils franchissent le cap de la censure, ils provoquent une mobilisation des instances en charge d'une *doxa* soviétique de plus en plus pesante. Ainsi un recueil intitulé *Endiablade* qui a franchi le cap de la censure est-il édité, puis retiré des librairies. Sa pièce *Les Jours des Tourbine* (version remaniée des *Frères Tourbine*) connaît un véritable triomphe mais elle est retirée de l'affiche suite à une lettre de Staline qui qualifie son théâtre de *makoulatura* – terme désignant des papiers bons pour la poubelle, des rebuts, même si *Les Jours des Tourbine* (pièce qu'il a vue quinze fois, d'après les archives du Théâtre d'Art) lui semble en fin de compte, et malgré son auteur, plus utile que nuisible idéologiquement car elle montre que « les bolcheviks sont invincibles¹ ».

1. Datée du 2 février 1929, cette longue lettre de Staline est écrite en réponse à un obscur dramaturge prolétarien (dont les œuvres ont tout de même été publiées à un million

Sous surveillance de la Guépéou depuis ses débuts (comme l'ont montré les archives ouvertes depuis 1990), sans fin censuré, interdit, décrié, insulté, Boulgakov finit par écrire au gouvernement le 30 mai 1931 : « *Dans la vaste plaine de la littérature russe en URSS, j'ai été le seul et unique loup littéraire. On m'a conseillé de me teindre le poil. Conseil stupide. Le loup, qu'il soit teint, qu'il soit rasé, de toute façon, il ne ressemblera jamais à un caniche.* » Traité comme un loup, Boulgakov demande le droit de s'exiler ou d'exercer n'importe quel poste au Théâtre d'Art. Staline, comme il le faisait parfois, l'appelle personnellement par téléphone et s'engage à intervenir pour qu'on reprenne *Les Jours des Tourbine*, ce qui n'aura pas

d'exemplaires en URSS), Bill-Biélotserkovski (1885-1970), qui lui avait écrit pour dénoncer Boulgakov dont les pièces étaient trop souvent montées à son gré. S'il s'agissait d'une lettre privée, elle était néanmoins vouée à être largement divulguée.

lieu. Désormais prisonnier, Boulgakov se consacre à des tâches de metteur en scène ou de dramaturge écrivant des pièces qui ne sont jamais jouées, mais dont on lui fera toujours espérer qu'elles le seront. *Le Maître et Marguerite* est le lieu même de la résistance.

Ultime signe de ce face-à-face, le 10 mars 1940, quelques heures après la mort de Boulgakov, Staline fera téléphoner à la veuve pour savoir si la nouvelle est exacte...

*
**

C'est sur ce fond que se dessine la figure du maître, figure qui apparaît dans le « roman sur le diable » en 1934, après l'arrestation de Mandelstam, traqué lui aussi, comme un loup¹, un rebelle absolu : « *Je n'ai pas de manuscrits, pas de blocs-notes, je n'ai*

1. N'avait-il pas écrit, dans un poème de 1931, « Le siècle chien-loup se jette sur mes épaules / Mais je ne suis pas un loup par le sang » ?

pas d'archives. Je n'ai pas d'écriture, pour la raison que je n'écris jamais. Je suis le seul en Russie qui travaille à la voix, quand cette saloperie de meute en rage autour de moi écrit, écrit. Un écrivain, moi ? Hors de ma vue, crétins ! », note Mandelstam en 1930 dans *La Quatrième Prose*, un texte désespéré écrit au moment où il avait définitivement rompu avec le monde littéraire officiel et se savait condamné, d'abord à la misère, puis, sans doute, à bien pire¹. Depuis 1933, il était voisin de Boulgakov à Moscou (il occupait l'appartement 26 et Boulgakov l'appartement 44 du même immeuble de la ruelle Naschtchokine). Lorsqu'il est arrêté, suite à son poème sur Staline, Éléna Boulgakova fait partie des personnes qui l'accompagnent à la gare lors de son départ pour Voronej, en compagnie de sa femme Nadejda, qui sauvera

1. Voir Ossip Mandelstam, *La Quatrième prose et autres textes*, textes rassemblés et traduits par A. Markowicz, Christian Bourgois éditeur (collection Titres).

son œuvre comme Éléna sauvera celle de Boulgakov¹ (et la thématique faustienne est aussi à comprendre dans ce contexte).

Le personnage du maître apparaît dans les brouillons du *Maître et Marguerite* après l'arrestation de Mandelstam et le coup de téléphone de Staline à Boris Pasternak à son sujet (Pasternak s'était précipité chez Boukharine dès qu'il avait appris cette arrestation et avait remué ciel et terre pour essayer de le sauver). L'épisode a été souvent rapporté ; la version d'Anna Akhmatova, qui l'a racontée aux Boulgakov, semble la plus

1. Rappelons que Nadejda Mandelstam apprit par cœur l'ensemble de l'œuvre de son mari, proses et poèmes, de façon à ce qu'il n'y ait pas de manuscrits – parce que les manuscrits étaient une source de danger constant. Mandelstam composait à la voix, écrivait une version, la récitait, généralement à Nadejda, et le manuscrit était brûlé. Boulgakov, quant à lui, dans un accès de désespoir, avait brûlé une version de son roman au printemps 1930.

fiable : Staline téléphone, un soir, de but en blanc, à Pasternak, et lui demande pourquoi il ne s'est pas démené pour défendre Mandelstam qui vient d'être arrêté.

— Si, moi, j'avais un ami qui se retrouvait dans le pétrin, je ferais des pieds et des mains pour le sauver.

Pasternak répond que s'il ne s'était pas démené, lui, Staline, n'aurait été au courant de rien. Ensuite, Staline demande :

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé aux associations d'écrivains ?

Pasternak fait observer que, depuis la fin de la NEP, les associations d'écrivains ne s'occupent plus de ça.

— Mais, demande Staline, il est votre ami, non ?

Court silence de Pasternak, qui ne sait pas ce que Staline connaît de ce que Mandelstam a écrit. Staline reprend la parole :

— Mais c'est un maître, non, n'est-ce pas que c'est un maître ?

Pasternak répond :

— Ça n'a pas d'importance.